

MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES

Direction des Archives et de la Documentation

COLLECTION DES ARCHIVES ORALES

AO4

LOUIS JOXE

(16 septembre 1901 - 6 avril 1991)

Ambassadeur de France

Entretien n° 3 du 28 janvier 1983

Par

Maurice Vaïsse et Cécile Pozzo Di Borgo

M. Vaisse : Dans quelles circonstances avez-vous été nommé ambassadeur à Moscou ?

L. Joxe : Quand j'ai été nommé ambassadeur à Moscou, j'étais directeur général des Relations Culturelles depuis 1946 et à un moment donné, je crois que c'est Parodi qui est Secrétaire général du ministère, et Parodi me fait dire (d'une façon générale d'ailleurs, sans donner de précisions, c'était sa méthode, une méthode diplomatique): *"Il faudra que vous alliez prendre l'air maintenant et pendant quelques temps, le Gouvernement verrait ça avec bienveillance. Il n'y a pas beaucoup de postes vacants, il y a les Nations Unies"*. Et puis comme toujours dans cette Maison, on fait une conversation et un pas, une autre conversation et un pas, et un peu plus tard il me dit : *"Il va y avoir Moscou et j'ai bien peur que ce soit ça qui vous soit proposé"*. J'ai dit : *"Cela me convient parfaitement. J'adore les Nations Unies, j'y ai été de temps en temps mais ça n'est jamais qu'un lieu de rencontres et d'échanges de vue et d'informations. Je connais Moscou et sa banlieue, je suis déjà allé en Union soviétique; ça me plairait infiniment"*. Il me dit : *"Il va y avoir aussi (je ne sais plus quel autre poste)"*, j'ai dit : *"Non, ça c'est très bien"*, il m'a regardé et m'a dit : *"Bon pour le service, nous en reparlerons"*.

J'ai succédé à un normalien agrégé d'histoire et géographie qui était Chataigneau¹, qui connaissait bien les langues slaves et avait passé un certain temps à Moscou. Il avait énormément travaillé dans des conditions un peu sévères puisque, finalement pendant tout le temps où il était là-bas, il ne s'est passé que des menaces d'événements, mais pas de réels événements dans lesquels il pouvait intervenir. Il est certain que les papiers de Chataigneau représentent un effort énorme de documentation sur l'Union soviétique en général et sur la tenue de cette politique soviétique.

Personnellement j'étais allé une fois à Moscou et en Ukraine dans une mission qui avait été confiée à Pierre Cot qui était alors ministre de l'Air, après avoir été secrétaire d'État aux Affaires Étrangères. Herriot avait déjà fait son voyage personnel en Russie et nous, nous avons été pour une mission à caractère aéronautique, du moins pour l'essentiel, mais aussi à caractère d'ouverture afin d'essayer de voir ce qui se passait, et voir s'il n'y

¹ Yves Chataigneau, né à Vouillé le 22 septembre 1891 et mort à Paris le 4 mars 1969, est un diplomate français.

avait pas quelque chose à faire sur le plan économique également. Cette mission purement aéronautique, j'y ai participé en tant que chargé des Affaires Extérieures au ministère de l'Air, première manière, de Pierre Cot. Évidemment, c'est moi qui, en grande partie, avais préparé le côté des Affaires Étrangères, (j'étais en liaison avec cette Maison). Il n'y a pas que le côté Affaires Étrangères, il y a, si vous voulez, une espèce de situation analysée par les Affaires Étrangères.

Nous sommes allés à Kiev et nous sommes allés surtout à Kharkov qui était une ville neuve, moderne et qui a été entièrement détruite pendant la Seconde Guerre. Quand j'y suis retourné, elle était entièrement détruite. Dans ce temps-là, qui y avait-il aux Affaires Étrangères ? Il y avait Litvinov². Litvinov avait une femme américaine ou anglaise, je crois américaine. C'était un homme qui était extraordinairement ouvert, il avait couru le monde, connaissait les choses, et on pouvait avoir des conversations absolument à livre ouvert dans ce temps où la hargne et la grogne étaient partout. Les hommes étaient entièrement différents et il y avait une espèce d'atmosphère de volonté d'apprendre, de volonté de connaître, de volonté de savoir, chez les grands naturellement, pas chez les petits dominés par le principe constant que la Russie et l'Union soviétique étaient toujours en danger, toujours assiégées et toujours à la veille d'une agression. Les hommes au pouvoir ne pouvaient pas avoir cette vue simpliste des choses parce qu'ils étaient trop intelligents pour le faire, trop en contact précédemment avec l'extérieur. C'était vrai pour le ministre des Affaires Étrangères, c'était vrai pour le ministre de la Culture qui avait une conception des échanges culturels, lui, très forte.

Il y avait une école du cinéma soviétique, il y avait une école du théâtre, une école de la danse comme toujours, mais il y avait une espèce de grand mouvement. Il y avait d'autres mouvements qui étaient ceux que posaient les problèmes internes de l'Union. On voyait bien que cette Union soviétique était assez misérable dans son fond, mais cependant il y avait une façon de traiter les problèmes qui était vivante et qui nous a été, en tout cas, ouverte. Je me souviens par exemple qu'un des grands problèmes était la jeunesse et l'éducation. Là aussi, vous aviez des gens de premier ordre, disons-le, de premier ordre. Un des problèmes c'était de remettre le pied à l'étrier à une jeunesse

² Maxime Maximovitch Litvinov, né Meer Genokh Moiseevich Vallak le 17 juillet 1876 et mort 31 décembre 1951, est un révolutionnaire et diplomate de l'Union soviétique, fervent défenseur du pacte Briand-Kellog puis d'un rapprochement avec les démocraties occidentales face à l'Allemagne nazie.

errante. Il y a un film célèbre qui s'appelait le *Chemin de la vie*, qui a fait le tour du monde. C'était du temps où j'y étais allé avec Pierre Cot, c'est-à-dire en 1933, c'était encore les conséquences de la guerre, c'est-à-dire des hordes d'enfants, des enfants perdus qu'on rattrapait peu à peu, qu'on faisait sortir de leur propre horde pour les installer dans une autre horde, si l'on veut, mais dans une horde policée, civilisée. C'était souvent des enfants de 12 ans, 13 ans, sans père ni mère, ainsi pris en main par un certain nombre d'hommes chargés de les instruire, de les modifier car les Russes s'entendent, hélas plus que d'autres, à modifier un homme, mais là c'était dans un bon sens. On les prenait et on créait des centres de regroupement, et tous ces enfants travaillaient à quelque chose pendant qu'on leur donnait une culture : savoir lire, savoir écrire, savoir parler, etc. C'est une chose assez frappante parce qu'il y a eu une période dans la vie de l'Union soviétique où, en plus des doctrines officielles, il y a eu vraiment des essais tout à fait étonnants. Celui qui commandait cela a écrit un livre qui s'appelle *Expériences pédagogiques* qui est toujours d'une grande importance dans l'histoire de la vie de la Russie soviétique. Il y a eu cette espèce de réconciliation entre ces vagabonds, ces enfants dont certains avaient tué, d'autres volaient, c'était des bandits mais des bandits en herbe, et peu à peu on les faisait revenir.

Ce qui était très frappant c'est que nous sommes allés dans une de ces "communes d'enfant", c'est l'expression. Nous avons été reçus par le directeur et avons été tout à fait étonnés. Y avait-il une part de théâtre ? Il était pratiquement seul. Il y avait lui et ceux qui l'entouraient, l'accompagnaient, son état-major si vous voulez. Il y avait son portrait partout, dans toutes les salles de travail il y avait le visage de cet homme qui était d'ailleurs visiblement bon, qui aimait son métier et regardait ces petits êtres vivants tandis qu'il était là. Évidemment, c'était l'extension du régime, non pas des icônes, mais des images, et c'était très impressionnant. C'était une ouverture presque immédiate sur la vie presque privée, cette espèce d'obsession. À l'entrée de la porte, il y avait le coffre-fort de la commune d'enfants et le coffre-fort était gardé par un enfant, arme au pied, baïonnette au canon qui représentait une espèce d'expérience pédagogique de retour à l'ordre, et chacun des enfants à son tour montait cette garde.

Ça m'a beaucoup frappé, non pas du tout que je sois extrêmement sentimental, mais parce que c'était tout de même une première vue sur les choses qui nous changeait de la grisaille et de ce régime qui, sur d'autres plans, par tous les moyens, par la photo, par la

photo gigantesque, par la radio, etc., imprégnait constamment l'esprit des concitoyens de maximes. Dans ces deux domaines, il y avait une chose que je n'avais pas comprise, moi, c'est qu'à côté de cette espèce d'entreprise qui consistait à mâter les esprits, il pouvait y avoir la recherche et des arts, de la pédagogie et d'autres choses encore.

Toujours est-il que c'est un ensemble de souvenirs qui me restent. L'autre c'est la connaissance de Toukhatchevski³.

Toukhatchevski était au pied de l'appareil qui nous amenait à Moscou, avec Litvinov. J'ai tout de suite senti qu'on nous faisait beaucoup d'honneur parce que Litvinov n'était pas ministre de l'Air, il était ministre des Affaires Étrangères et il y avait là aussi Toukhatchevski qui était tout de même le maréchal qui, après avoir été battu sous les murs de Varsovie pendant la guerre, avait juré de ne jamais serrer la main d'un Français. Il en a serré une bonne douzaine. Ce mélange de présentations, symboles et de réalités est assez curieux. Toukhatchevski était un homme extrêmement impressionnant. Il m'est arrivé de rencontrer pas mal d'hommes impressionnants, mais celui-là était tout à fait remarquable par cette espèce de maîtrise de lui-même, de vue profonde sur les choses, et de liberté d'esprit. Il lui est arrivé ce que vous savez. J'ai connu aussi dans ce temps-là pas mal de monde, des gens de la Pravda⁴, des gens des différents journaux, des Izvestia⁵ et des artistes.

De tous ces hommes que j'ai vus jour après jour dans une grande liberté d'accueil et une certaine joie de leur part, je n'en ai retrouvé aucun quand je suis revenu comme ambassadeur, ils avaient tous disparu. Vous savez comment a disparu Toukhatchevski, dans une espèce de complot préparé par les Allemands pour le faire tomber dans un piège. Puis vous savez aussi ce qu'est devenu Litvinov, lui il est mort de sa belle mort. Mais tous ces gens-là avaient complètement disparu et on n'en parlait plus, quand on en parlait il fallait dire qu'on en n'avait pas parlé. Par conséquent, moi, quand je suis arrivé je ne connaissais absolument personne.

³ Mikhaïl Nikolaïevitch Toukhatchevski est un militaire russe puis soviétique (16 février 1893 – 12 juin 1937). Maréchal de Staline à l'âge de 42 ans, il est éliminé deux ans plus tard. Il est la plus connue des victimes des purges ordonnées contre l'appareil militaire en 1936-1937, qui toucha 7,7 % des officiers.

⁴ La Pravda (litt. vérité) est un journal soviétique écrit en russe. À l'époque de l'Union soviétique, il s'agissait d'une publication officielle du Parti communiste (de 1918 à 1991).

⁵ Izvestia (litt. Les Nouvelles) est l'un des grands journaux russes, fondé en 1917.

Je suis arrivé à Moscou vers le 10 août, la fin de l'été puisqu'il commençait à pleuvoir de l'eau glacée, quelquefois vers le 20 août. Je vais remettre mes lettres de créance, je suis reçu par le ministre des Affaires Étrangères qui était l'ancien Procureur général de l'Union soviétique, celui qui en somme avait fait disparaître tous ceux que je viens d'évoquer, plus d'autres beaucoup plus importants, l'horrible Vychinski⁶. Je le vois toujours. Il me reçoit au nouveau ministère des Affaires Étrangères. Une espèce d'énorme bâtiment qui existe encore naturellement, succédait à une pauvre petite série de bureaux qui s'appelaient Ministère des Affaires Étrangères. Gracieux, il parle un français admirable (les feuilles commençaient à tomber des arbres et déjà c'était l'automne, car l'automne arrive en août) et il se tourne vers moi, me mène à la fenêtre et me dit : "*Salut bois couronné d'un reste de verdure*" ! Cet horrible bonhomme était un poète ou en tout cas il s'exprimait de façon poétique, et il citait des poètes français. Mais il m'a fait froid dans le dos d'un bout à l'autre. Il y avait en lui quelque chose de cruel, ce n'était pas un visage fermé, il s'exprimait mais il était cruel. Il était d'une froideur, d'une cruauté... enfin il avait voulu faire le gracieux.

Je vais faire mes visites, j'ai naturellement présenté mes lettres de créance d'abord au Président de la République qui est un fort brave homme, qui avait dirigé les syndicats pendant quelques années, c'était simplement un symbole pas autre chose, il n'avait véritablement aucune présence. Pendant huit jours j'ai fait ce métier que font tous les ambassadeurs, un métier de relations et, un matin, je suis appelé vers 9h par le ministère des Affaires Étrangères: "*Ici le Protocole, M. l'ambassadeur, est-il indiscret de vous demander ce que vous allez faire de votre journée qui commence ?*"

- *Ce n'est pas indiscret du tout, je compte rester à l'ambassade.*

- *Vous êtes sûr de rester à l'ambassade ?*

- *Oui, je suis sûr."*

Je devenais de plus en plus sûr, ça commençait à m'intriguer.

- *"Par conséquent on peut vous appeler à toute heure ?"*

Deux heures après, un coup de téléphone (tout cela est tout à fait soviétique).

- *"Nous vous confirmons le coup de téléphone que nous vous avons donné ce matin, vous pouvez nous rappeler pour contrôler.*

- *Je ne vois pas de raison de contrôler.*

⁶ Andreï Ianouarievitch Vychinski est un juriste et diplomate soviétique, né le 28 novembre 1883 (10 décembre 1883 dans le calendrier grégorien) à Odessa et mort le 22 novembre 1954 à New York.

- *Que c'est nous qui vous appelons. Quelqu'un voudrait vous voir.*
- *Je suis à la disposition de ce quelqu'un.*
- *Est-ce que vous pouvez nous donner le numéro de votre voiture ?*
- *Bien entendu (il l'avait, ce numéro).*
- *Ce quelqu'un voudrait vous voir dans l'après-midi vers 3h."*

J'ai dit : *"Je suis à sa disposition."* et puis on raccroche.

Et puis on rappelle, je n'avais pas pensé à la question ; on voulait savoir quel chauffeur m'accompagnerait (les chauffeurs étaient tous russes) ; j'en choisis un au hasard.

- *"Très bien !"*

Il y en avait trois.

- *"Serez-vous accompagné ?"*

Je dis : *"Oui, je serai accompagné par mon conseiller."*

Et puis un peu plus tard, vers 1h de l'après-midi :

- *"Ce ne sera pas à 3h, mais ce sera vraisemblablement dans la soirée.*
- *Bien."*

Tout cela, vous savez, était exactement ainsi. Et enfin dernier coup de téléphone :

- *"À 9h, ce soir, à la petite porte du Kremlin qui donne sur la place du Manège".* Le Kremlin était encore interdit.

Pas plus de précisions que cela. Mais pendant ce temps je me disais : *"Je n'ai pas le temps de prévenir mon Gouvernement, donc il faut rester dans des limites strictes et après tout, est-ce que c'est lui ? Est-ce que c'est un autre ? Je ne sais pas mais ça devient passionnant."* En tout cas, ça commençait comme une entreprise passionnante parce que cette espèce de goût du secret vis-à-vis des uns, des autres et du troisième... et naturellement, moi adoptant le même goût du secret, je ne dis rien à personne sauf à mon conseiller, et quant aux chauffeurs, je ne leur en parle même pas.

Vers 9h20, nous nous ébranlons et nous disons au chauffeur : *"Au Kremlin !"* Alors il explique que le Kremlin était fermé. Nous disons : *"Quand même, il faut y aller."* Il était complètement abasourdi, il n'avait jamais entendu une chose pareille et il se retournait pour nous dire : *"Mais la porte qui donne sur la place..."*

- *"Et bien oui, sur la place."*

Nous arrivons devant la poterne. Brusquement nous sommes inondés de lumière et il y avait là une sentinelle qui présentait les armes la nuit. Ça m'a paru singulier parce que le

règlement dit qu'il ne faut pas présenter les armes la nuit, du moins en France. Une voiture-pilote nous engage dans la direction du Sénat, c'est-à-dire l'extrémité du Kremlin et nous défilons devant tous ces palais que je n'avais pas vus depuis si longtemps, je ne connaissais pas naturellement le fond du palais.

La tête du chauffeur était extraordinaire parce qu'il ne savait pas ce qu'il devait penser. Il n'y comprenait rien du tout. Il n'osait pas donner une interprétation, et d'ailleurs il avait raison parce que d'habitude les réceptions ne se font pas au Kremlin, les audiences n'ont pas lieu au Kremlin. Il ne peut en tirer qu'une seule conséquence, c'était la bonne, et, de plus, il pouvait, car il était au courant des choses, savoir que Staline n'avait reçu aucun occidental depuis des années.

Nous traversons les cours les unes après les autres. Elles s'éclairaient les unes après les autres, et de loin nous voyons une petite porte illuminée et devant cette porte un gnome. Une espèce de petit bonhomme qui, je l'ai appris plus tard, était le secrétaire particulier de Staline. Nous montons dans l'ascenseur, nous arrivons à l'étage, et là nous trouvons des gens qui nous attendaient. Il y avait une grande photo de Staline dans le couloir et nous entrons dans une salle d'attente, c'est le cas de le dire. Il était 9h5. Autour de nous il y avait des bruits, un peu de bruits de vaisselle et de fourchettes. Il venait de dîner, et je dirais même qu'il venait sans doute d'arriver au Kremlin pour dîner, mais que dans l'après-midi il n'avait pas dû être là. C'est une des conclusions qui sont venues plus tard, mais là je n'en savais rien et restons-en là parce que je savais et je ne savais pas.

À 9 H pile, la porte s'ouvre et je vois un long bureau, tout en longueur, avec au fond une grande table chargée de dossiers et à gauche une table de conversation, comme c'est l'habitude en Russie, et de chaque côté des fauteuils, et deux grands portraits aux murs portant d'énormes couronnes de lauriers de bronze, l'un était le maréchal Souvorov⁷ et l'autre était Lénine. Je continue à lire cette synthèse d'impressions et de lignes directrices.

⁷ Alexandre Vassilievitch Souvorov, né le 13 novembre 1730 (24 novembre 1730 dans le calendrier grégorien) et mort le 6 mai 1800 (18 mai 1800 dans le calendrier grégorien), comte Rymnitski, prince Italiski (1799) en raison de sa campagne en Italie, comte du Saint-Empire romain germanique, est un généralissime au service de l'Empire russe.

Staline vient au-devant de moi, il quitte son bureau, glisse le long du bureau de conversation. Il y avait à côté de lui le ministre des Affaires Étrangères, Vychinski nommé et la conversation commence, si l'on peut appeler ça une conversation. Car ça a été un geste que j'hésite encore à interpréter plutôt qu'une conversation, mais tout de même dans la conversation, il y avait des bribes, car chaque parcelle compte dans un pays comme celui-là, on a que cela à faire. Il me souhaite la bienvenue et moi j'avais préparé une phrase, à toute fin, ce qui était normal : *"Le Président de la République m'a chargé... vous me ferez l'honneur, etc., de vous exprimer, etc."* Il coupe, de façon pas très polie d'ailleurs et me dit : *"Comment va le général de Gaulle ?"*

Il est évident que les deux présidents, le futur et l'actuel, il ne savait pas que ce serait le futur. Enfin je veux dire que les deux noms l'intéressaient autant qu'un seul nom. Je lui dis : *"Je l'ai vu de temps en temps à Paris et il va très bien..."* Et il se met à évoquer des conversations avec de Gaulle, et puis il se rattrape ensuite en étant un peu aimable à l'égard du Président de la République actuel, il n'avait rien contre lui, il ne le connaissait pas. Là-dessus nous voilà engagés dans une conversation assez délicate sur le Pacte Atlantique. On a eu une conversation délicate, pas délicate d'ailleurs, on aurait pu dire que c'était du style Labiche, ça ne portait pas sur le fond. C'était, bien entendu, voulu mais c'était pour avoir un thème, pour danser autour. Alors nous parlons du Pacte Atlantique et, de temps en temps, il fait une fausse interprétation pour que je puisse en faire la mienne. C'est là que je me suis rendu compte que, décidément, les chefs d'État, même quand ils sont Staline, sont des humoristes quand il faut. Il se tourne vers Vychinski et lui dit : *"Dis donc Vychinski (il l'appelle par son prénom bien entendu) si tout ce que M. l'ambassadeur nous dit est exact, ça devrait t'intéresser, pourquoi est-ce que nous n'entrons pas dans le Pacte Atlantique ?"* Mais Vychinski qui baillait aux corneilles, qui regardait les mouches voler, sursaute ! Je ne saurais jamais si c'est une boutade (je crois que c'était une boutade finalement, une espèce de provocation) ou s'il avait une vague idée de continuer la conversation. Moi, ça m'intéressait, mais je n'avais pas à vendre ma marchandise, même à un seul moment à prendre position sur la question, même avec l'Union soviétique. Ou bien c'était un canular ou bien il avait une idée derrière la tête (il en avait peut-être une d'ailleurs) mais ce que je veux dire simplement c'est que l'ensemble était typiquement la méthode soviétique.

Un moment après nous sommes revenus à des propos plus généraux et nous avons parlé de la guerre, la guerre passée. Il m'a dit : "*Est-ce qu'il y a encore des garçons de l'escadrille Normandie-Niemen ? J'aimais bien les garçons de l'escadrille Normandie-Niemen.*" C'était évidemment une fleur. "*Je les aimais beaucoup mais il n'y en a plus ;*" Je dis : "*Mais M. le maréchal ou M. le Premier secrétaire, j'en ai un dans mon ambassade.*" Et je me suis demandé simplement si ce n'était pas là un signe de vieillesse commençante. J'avais eu l'impression en le voyant traverser son bureau qu'il ne hâtait pas le pas, j'avais eu l'impression, je ne sais pas pourquoi, qu'il y avait quelques signes de vieillesse et ça m'a tout de même un peu surpris. Alors il sort des noms mais je dis : "*Celui-là est vivant, celui-là est vivant, etc.*" et il me dit : "*Merci.*" Après tout le reste était de la conversation... naturellement. Mais le compte-rendu que j'ai fait, à mes amis d'abord et à mes collègues, était pour les rassurer, autrement dit je n'ai pas profité de la situation pour me monter en épingle, il ne s'était rien passé et c'était vrai, que ceci, que cela et que la séance continuait.

Il n'en restait pas moins que certainement il avait voulu faire un geste très précis vis-à-vis de la France, des Français plutôt. Si vous voulez, il reprenait tout de même une tradition qui avait été rompue et il se disait qu'il fallait donner là une chance (j'interprète peut-être trop là). Mais en tout cas, nous nous promenions dans Moscou avec notre drapeau. Dans les jours qui ont suivi, ce que je peux dire, c'est que jamais je n'ai reçu autant de coups de chapeau dans ma vie. Les gens me saluaient, me disaient bonjour, à cause du drapeau. Je me souviens, c'est un phénomène très intéressant, tout cela est menu, menu, mais pour quelqu'un qui arrive dans cette affaire chaque goutte compte.

Par la suite (j'anticipe), il a fait des gestes (je parle de Staline) de façon que les continents soient honorés à égalité : il avait reçu le Français pour l'Europe, il a reçu l'Indien pour l'Inde, il a reçu l'Argentin pour l'Amérique et pour le blé. Il pouvait dire que les trois parties du monde, ou les cinq parties du monde comme on voudra. Il n'y avait pas d'Africain, c'est vrai, à ce moment-là.

Par la suite, mon apprentissage a été difficile. Je ne comprenais pas grand-chose à grand-chose, mais naturellement j'étais d'une curiosité immense et je rends hommage

par exemple à des amis que j'ai eus à ce moment-là dont le premier a été Kennan⁸. Kennan était alors ambassadeur, il a continué son métier de professeur, et à écrire. Je peux dire que pendant les mois d'été (qui étaient déjà l'été finissant) nous ne nous quittions pas, pas seulement parce qu'il était ambassadeur des États-Unis, pas seulement parce que c'était un esprit très remarquable, évidemment, mais un caractère aussi et qu'il avait une *datcha*⁹ où nous passions notre temps. Une *datcha* c'est une maison de campagne que je n'avais pas.

Je rends hommage aussi à l'Anglais, Sir (il faudrait que je prépare mes notes pour mes entretiens avec vous), avec l'Anglais qui était un fils, petit-fils, arrière-petit-fils d'ambassadeur, qui portait, dans les cérémonies, la tenue de son arrière-grand-père au Congrès de Vienne. C'était un homme exquis, tout à fait *Old England* et qui était à l'affût de tout. Et puis il y avait le Belge qui était un ancien ministre du Travail socialiste. Enfin il y avait, parmi les plus proches, l'Autrichien (je note l'Autrichien parce qu'il faudra le retrouver plus tard). Ils m'ont fait « des cours du soir », expliqué les choses, leur point de vue, largement d'ailleurs. Vous n'imaginez pas la fraternité qu'il pouvait y avoir là-bas, l'atmosphère créée dans le Corps diplomatique, entre ses membres (et d'ailleurs ça impressionnait terriblement les Russes), une espèce de dignité mais aussi d'entente, et quel que fût le pays, il y avait une solidarité entre nous tout à fait étonnante.

Il y a les suites. Staline, je le vois au mois d'août et il va mourir au mois de mars. Pendant toute cette période, j'apprends mon métier, et mon métier ce n'est pas seulement d'apprendre la Russie des Soviets mais c'est d'observer sans arrêt, de façon à ne rien perdre des moindres petites choses qui peuvent donner à réfléchir. J'apprends par exemple à lire de près l'énorme jeu de cartes de photographies qui représentaient tous ces messieurs. Quand l'un passait à gauche ou l'autre passait à droite, on en tirait des conclusions. On avait d'ailleurs raison, car c'est tout de même étonnant d'afficher ainsi

⁸ George Frost Kennan, né à Milwaukee (Wisconsin) le 16 février 1904 et mort à Princeton (New Jersey) le 17 mars 2005, est un diplomate, politologue et historien américain dont les idées ont une forte influence sur la politique des États-Unis envers l'Union soviétique au sortir de la Seconde Guerre mondiale.

Il est connu dans le monde politique pour avoir en partie créé le concept de *containment* (ce terme désignant des mesures pour endiguer l'expansionnisme soviétique) et comme une figure clé de la guerre froide. Un grand nombre de ses ouvrages traitent des relations entre la Russie et les puissances occidentales. Parlant l'allemand et le russe, il s'intéresse notamment aux peuples allemand et russe.

⁹ Une *datcha* désigne, en Russie, une sorte de résidence secondaire à la campagne.

non seulement les convictions mais l'avancement ou le retard dans la grâce d'un homme. Il ne se passe pas grand-chose. Je ne pense pas que ma correspondance soit faite autrement que sur des perspectives un peu académiques. Je prends cette période en bloc parce que c'est comme ça qu'il faut la prendre. À la mort de Staline, c'est véritablement toujours et toujours les mêmes histoires, mais il y a un certain nombre de gestes qui sont des gestes non pas d'ouverture, mais d'assouplissement très réel. On voit bien que dans le détail, ça ne s'adresse pas à tout le monde, ça s'adresse à l'un ou à l'autre, dans le détail la vie devient imperceptiblement plus facile. Il ne se passe rien, je ne pense pas, ou alors si, j'oublie, il faudra que je me rattrape, dans cette période, sur le plan des grands événements.

M. Vaïsse : À propos de votre conversation avec Staline, en quelle langue s'est-elle passée ? Est-ce que la rencontre que Staline a provoquée, n'avait pas quelque chose à voir avec les négociations concernant la Communauté Européenne de Défense ? Et de ce point de vue n'y avait-il pas le souhait de mettre la France du côté de l'Union soviétique plutôt que du côté où elle semblait se diriger, c'est-à-dire du côté de l'Allemagne ?

L. Joxe : Oui, je comprends que vous posiez la question. Il a parlé des Allemands en quelques mots, il a parlé du danger allemand, c'est vrai. Mais je n'ai pas éprouvé le besoin de répondre, et puis il m'a laissé tout à fait tranquille. Il avait peut-être l'idée, comme il arrive encore à l'heure actuelle en Russie, de gagner une indication *urbi et orbi*. Si tout l'art consiste à faire quelque chose avec rien, comme le dit Racine dans son immortelle préface de *Bérénice*, et bien là, il n'y avait rien, il voulait voir si je mordrais à l'hameçon, mais il n'a pas été plus loin. Non, on ne peut pas dire. Évidemment, pendant ce temps-là, les choses se passent ailleurs, mais je ne vois pas dans la vie de tous les jours quoi que ce soit qui se rapporte à cette période.

M. Vaïsse : Il n'y a pas eu de pression soviétique pour que la France ne se dirige pas vers...

L. Joxe : Mais si, il y a eu les journaux naturellement. Bien entendu on retrouverait certainement toute une littérature, des conseils, des avertissements, etc. Mais je veux

dire que dans les rapports diplomatiques, ça n'apparaît pas clairement ou alors je vais revoir mes archives ; et ça serait peut-être à refaire.

M. Vaïsse : Dans l'ouvrage de Georgette Elgey, vous parlez de la « peur obsidionale » de l'Allemagne éprouvée par l'Union soviétique à ce moment-là.

L. Joxe : Oui, la peur, j'en parle, je ne sais pas si j'en parle d'une façon qui a un rapport avec mon entretien avec Staline ?

M. Vaïsse : Non

L. Joxe : Je ne sais pas ce que j'ai dit à Georgette Elgey ou ce qu'elle a pu me faire dire, mais en tout cas c'est vrai, la peur obsidionale, mais mettez-vous à leur place. Oui, elle dominait tout, c'est vrai et ce n'est pas du tout de la littérature. La guerre, la présence de la guerre, les souvenirs de la guerre sont absolument constants, à ce moment-là et ils doivent l'être encore. Les souffrances endurées... Il faudrait peut-être revoir un peu le détail. Mais ce sentiment de la peur de l'Allemagne, et peut-être avez-vous raison, même sûrement raison, le sentiment d'entente entre la France et l'Allemagne, c'est une des choses qu'ils ont toujours voulu éviter. Ils se sont toujours mis en travers par tous les moyens. Que l'Union soviétique soit dominée par ce phénomène de la peur d'une Allemagne ressuscitée par elle-même ou par d'autres, c'est une constante, tous les épidermes de tous les citoyens soviétiques sont au même degré de l'irritation.

Et vous avez raison, il m'est arrivé d'avoir dans des conversations : "*Comment pouvez-vous rencontrer des gens comme les Allemands ?*", mais c'est plutôt un sentiment qui, dans le peuple, se traduit à tout moment. Ça a été effroyable, vous savez, la guerre là-bas. La guerre, enfin les dévastations ! Pensez donc, moi je ne m'en rendais même pas compte : les Allemands sont arrivés à Moscou ! À l'heure qu'il est, quand on va là-bas et qu'on voit le monument qui symbolise l'arrêt des Allemands, c'est une espèce de monument qui a l'air d'être fait, oui, il y a des motifs de barbelés si vous voulez.... C'est une histoire prodigieuse. Ils dévastaient tout, et là, hop, arrêtés ! Ça tient du miracle. Ça ne tient pas du miracle, ça tient de Staline lui-même et de Joukov¹⁰ qui n'avaient plus

¹⁰ Gueorgui Konstantinovitch Joukov, né le 1er décembre 1896 et mort le 18 juin 1974, est un militaire et homme politique russe, puis surtout soviétique.

rien. Joukov dit : "*Je vais lancer mes dernières troupes dans la bataille.*" Elles venaient du sud de Moscou, en général elles passaient le long de la Moskova¹¹, elles allaient au front, le front c'était Moscou. Et il dit : "*Je vais jeter mes dernières troupes.*" Et Staline le lui a interdit.

Où en étions-nous ?

M. Vaïsse : Nous parlions des quatre ambassadeurs, vous nous racontiez l'anecdote de Molotov.

L. Joxe : Oui mais ça c'est pour conclure, je vous disais que nous nous entendions bien.

M. Vaïsse : Vous parliez du passage de l'avant Staline, de la période stalinienne, à la période poststalinienne, et de la question de l'Allemagne.

L. Joxe : Oui, la question de l'Allemagne.

La question allemande était tout le temps dans les esprits, n'en doutons pas un instant. Mais pendant cette période, je n'ai pas le souvenir de démarches très précises du moins à Moscou. Il faudra que je revoie le dossier là-dessus, parce que ça peut tout de même nous servir et vous servir. C'est ce que je vais faire d'ailleurs pour la prochaine fois où je verrai le dossier avant de venir. Je vais en finir avec la période stalinienne et arriver à la mort de Staline, parce que ces hommes ont pu connaître davantage Staline que moi. Mais moi, véritablement, les deux événements dans ma vie, c'est de l'avoir rencontré et, non pas de l'avoir vu mourir, mais être là quand il est mort.

Je ne sais pas du tout quel était son état de santé. Il avait paru fatigué quand je l'ai rencontré au Kremlin, mais je l'ai revu sur la Place Rouge à deux reprises, très fringant et il est vrai que chacun sait que, maintenant, on maquille les hommes d'État et qu'on leur donne bonne mine. Rien n'est plus facile ! Mais enfin il était tout de même là, à cheval. En tout cas il n'y a pas eu de bruits courant dans Moscou sur sa santé avant l'issue. À aucun moment j'ai entendu dire : "*Il est malade, très malade, etc.*" Je crois

¹¹ La Moskova (autrefois orthographiée Moskva en français) est une rivière de Russie et un affluent de l'Oka, donc un sous-affluent du fleuve la Volga. Moskva, Moskova et Moscou sont trois transcriptions d'un même mot russe (Moskva). Le nom de la ville de Moscou est emprunté à celui de la rivière.

qu'il ne faut pas transporter partout le roman policier, et l'hypothèse d'une mort naturelle me paraît la plus vraisemblable. D'ailleurs, les gens de cinéma ou des gens qui écrivent des romans ne se mettent jamais à la place exacte de l'homme d'État.

C'est un homme qui a mené une vie absolument extravagante, qui avait eu sur les épaules des responsabilités, et, évidemment, comme la plupart de ces hommes d'État soviétiques, n'avait pas une bonne hygiène, une bonne organisation de son travail. C'est la loi, tout le monde passe, dans ce pays, d'une extrême sévérité à un débordement extraordinaire, Staline comme les autres, du moins je le suppose. En tout cas, il ne m'est jamais venu à l'idée qu'il ne soit pas mort de mort naturelle.

J'ai peut-être eu un sentiment plus nuancé au moment même des événements. Mais quand j'ai dit, par exemple, dans ma correspondance que : "*On a l'impression d'une succession de coups d'État*", c'est moins le présent qui est en cause que l'avenir ; que la technique du coup d'État ignoré, interne, bien caché, est parfaitement mise au point ; et que l'État d'ailleurs ne vit pas autrement que de cette façon, dans bien des pays mais surtout en URSS, ou si l'État continue, il continue toujours sous des formes constantes et différentes, mais grâce à des coups d'État absolument voilés et, d'ailleurs, nous allons en parler tout à l'heure.

Le bruit a commencé à se répandre qu'il était malade, mais tout à fait dans les derniers jours de sa vie. Nous avons été prévenus individuellement que sa santé n'était pas bonne, par le doyen du Corps diplomatique, Solman. Solman l'a fait parce que certainement les Russes le lui avaient demandé, mais pour qu'il n'y ait pas aussi, entre nous tous, de fausses notes, de méthodes différentes, que nous soyons prêts à faire face, et que nous n'ayons pas à demander des instructions dans le monde au dernier moment.

En vérité, les Russes eux-mêmes avaient besoin de ce délai à la mort, si bien qu'on a dit qu'ils avaient retardé l'annonce de la mort. C'est possible, ce n'est pas absolument prouvé et ça n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance car l'intérêt général l'emporte sur l'intérêt particulier pour que ça se passe bien. Immédiatement, nous avons, les uns et les autres, fait porter nos condoléances au ministre des Affaires Étrangères. Cela nous a permis tout de même de voir quelle était l'atmosphère de la ville ; Solman qui était l'ambassadeur de Suède, un compagnon fidèle et vraiment un très bon ami parce qu'il

m'instruisait autant qu'il le pouvait, m'a mis au courant de tout ce qui se passait, pour ainsi dire heure par heure.

Ce qui était frappant, c'est que Moscou s'est vidé. La foule était frappée quand on a annoncé la mort de Staline. La mort de Staline a été annoncée par l'homme qui lisait les communiqués pendant la Grande Guerre. Alors il l'a annoncée au peuple russe et évidemment ça a été une sorte d'effondrement. Il serait injuste de dire, comme on l'a dit quelquefois, que ce deuil des esprits n'apparaissait pas, il apparaissait pleinement. Je vois encore la servante en larmes dans l'ambassade, puisque naturellement je l'ai annoncé au personnel russe (une partie du personnel était obligatoirement russe, les chauffeurs, le personnel de service). Ils pleuraient, les chauffeurs aussi, c'était une grande consternation. C'était le héros de la défense contre le nazisme, et ça, il ne faut jamais l'oublier et personne ne l'a oublié. Dans les rues les gens étaient accablés.

Ce soin de vider la ville en quelque sorte, d'en faire une ville interdite, ce ne sont pas les Russes qui l'ont pris, ce ne sont pas les gens de la base qui l'ont pris. Ça m'a beaucoup frappé. Naturellement, je ne pouvais pas me promener du matin au soir, mais j'avais ma fille, deux de mes fils qui se promenaient et qui regardaient ce qui se passait, nous ne cherchions pas autre chose d'ailleurs que des impressions. Il est certain que la ville s'étant vidée, elle a d'abord perdu son caractère de deuil, puisque quand on est dans le vide, on ne sait ce que les gens pensent, mais surtout elle a brisé un contact avec ce peuple. Quand on sortait il y avait une espèce de ville interdite, avec naturellement le Kremlin au centre, qui était vraiment d'une certaine taille, ville interdite. Je veux dire qu'on avait vraiment refoulé, écarté la foule, on écartait toute circulation. C'est impressionnant ce vide. Mais, par contre, si on sortait, si on allait dans les faubourgs, alors là, l'expression des gens était la même que la veille, et il y avait une grande agitation, tout le monde voulait aller vers Moscou, vers le centre, tout le monde voulait rendre hommage.

L'hommage a commencé. On a transporté Staline à l'ancien Club des Maréchaux qui est maintenant la Maison des Syndicats. Et là, la foule a pu commencer à passer mais absolument au compte-gouttes par rapport à la masse entière qui se pressait vers Moscou, qui marchait vers Moscou. Les gens venaient pratiquement de Toula et Orel, non, de beaucoup plus près. Ça je ne l'ai pas vu mais des observateurs l'ont vu.

Ensuite les obsèques elles-mêmes ont été quelque chose de fort curieux parce que le cortège funèbre, non, je confonds. Nous avons d'abord passé pendant une journée devant le corps de Staline et c'est le lendemain que nous sommes venus aux obsèques. Avant les obsèques, nous avons été invités à passer devant le corps de Staline et tous les gouvernements se sont faits représenter par leur ambassadeur, ni plus ni moins ? Cela a permis d'éviter des manifestations trop bruyantes, nous avons donc défilé et le lendemain, les obsèques.

Il y avait tout à ces obsèques, sauf le peuple. La Place Rouge est une place immense, c'est plus grand que toutes les places que je connais, c'est un champ de manœuvre étonnant. On arrive là et, comme d'habitude, le protocole était le même que pour toutes les grandes revues, que pour toutes les cérémonies militaires. Cette dernière revue était évidemment assez étonnante parce qu'on sentait que tous ces gens procédaient de lui, ses soldats. Le parti communiste est une grande chose, mais l'armée est l'enfant chérie du parti communiste, elle est communiste, elle est le rempart de la Nation mais elle est aussi l'élément constant d'intervention, comme nous le verrons plus tard, dans les affaires civiles. C'était tout à fait curieux, on lisait sur le visage des soldats quelque chose qui dépassait la gravité normale, qui était sensible.

Et donc la cérémonie s'est passée, la veille nous étions allés défiler devant Staline. Il était là. Le lendemain il était là aussi, à visage découvert, ça nous a permis tout de même de noter ce qui se passait ailleurs pendant ce temps-là et nous avons vu apparaître Malenkov¹².

Je vois toujours Malenkov, je vois Boulganine¹³ en train de monter la garde d'honneur dans une atmosphère étouffante, une odeur de fleurs entêtante pendant qu'un orchestre (entier et puis quand ce n'était pas cet orchestre-là, c'était un autre) jouait de la musique, inévitablement des marches funèbres dans une espèce de tradition un peu compassée. Alors j'ai vu Malenkov de loin. Il ne recevait pas, il était là en quelque sorte sous les

¹² Gueorgui Maksimilianovitch Malenkov (né le 26 décembre 1901 (8 janvier 1902 dans le calendrier grégorien) – mort le 14 janvier 1988) est un homme politique et dirigeant du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS), proche collaborateur de Staline. À la mort de ce dernier, en mars 1953, il lui succède au poste de président du Conseil des ministres. Mais, bientôt éclipsé par Nikita Khrouchtchev qui prend la tête du Parti la même année, il quitte son poste de chef du gouvernement en février 1955.

¹³ Nikolai Aleksandrovitch Boulganine, né à Nijni Novgorod le 30 mai 1895 (11 juin 1895 dans le calendrier grégorien) et mort à Moscou le 24 février 1975, est un militaire et homme politique soviétique.

armes. Il m'a fait une impression extrêmement étrange car c'était Staline, une espèce de géant, il n'était pas grand mais c'était une personnalité gigantesque. Et avoir choisi ce petit homme, ça m'a laissé anxieux parce que je me suis dit : "*Qu'est-ce que c'est que ça ?*" Je ne sais plus quel était son titre dans le parti, ça n'a d'ailleurs aucune importance. Mais je me souviens qu'à ce moment-là, le mot de Marie-Antoinette m'est remonté jusqu'à la tête : "*Trop jeune pour régner !*" Et ça, il le sentait lui-même, visiblement, il était emprunté, les autres étaient là comme de grands carnassiers mais lui... et au milieu il y avait Beria¹⁴.

Je n'avais jamais vu Beria d'aussi près. On se le montrait les uns les autres, mais Beria dominait complètement, non pas la situation, mais tous les autres. Il était là, c'était lui qui régnait. C'était éclatant car il y en avait d'autres, comme Khrouchtchev bien entendu, il y en avait d'autres qui étaient des gens de tous les jours comme l'Arménien, mais qui était une espèce de seigneur, mais il y avait l'homme froid, impitoyable sur son visage, c'était lui.

Le lendemain, au second défilé, aux obsèques... je suis en train de mélanger un peu tout mais tant pis c'est exprès, ce n'est pas exprès mais ça ne fait pas mal dans le paysage ! Ce qui était étonnant dans cette parade, parce que c'est une parade, c'est que cette parade est faite de traditions tsaristes. Il faut dire que les troupes sont rassemblées sur la Place Rouge ; l'innovation est une musique de mille musiciens dirigés par un général de la musique, mais le protocole est le protocole tsariste. C'est-à-dire que le Général qui passe les troupes en revue, se présente devant chaque élément, et pendant ce temps la musique joue une espèce de ritournelle, que je pourrais chanter, mais qui s'interrompt chaque fois qu'il est devant une troupe, il tire son sabre, il harangue les troupes et il leur dit : "*Soldats du 9e Régiment de défense des frontières (comme une mélodie) je salue votre étendard, etc.*" et ils répondent : "*Salut Monsieur, ou Honneur M. le Général !*" Puis la musique reprend sa ritournelle et il passe au suivant.

¹⁴ Lavrenti Pavlovitch Beria, né le 29 mars 1899 à Merkheoul (Empire russe, actuelle république séparatiste géorgienne d'Abkhazie) et mort le 23 décembre 1953 à Moscou, est un homme politique soviétique. Né dans une famille pauvre, il est une figure-clé du pouvoir soviétique de 1938 à 1953. Chef du NKVD en premier lieu, il est à ce titre l'un des responsables du massacre de Katyn. Il est par la suite membre du Politburo de 1946 à sa mort, et contrôle l'ensemble de la sécurité intérieure et extérieure de l'Union soviétique. Staline le présente à Ribbentrop comme « le chef de notre Gestapo » lors de la signature du Pacte germano-soviétique ; lors de la conférence de Yalta, il le présente comme « notre Himmler » au président des États-Unis Franklin Roosevelt. Il reste reconnu comme un personnage sadique.

Mais ce qu'il y avait de remarquable, c'était le côté inattendu de la cérémonie. Il me semble qu'il y a eu des discours, tout ça n'a aucun intérêt. Mais ce qui a fait un effet extrême c'est que tout d'un coup, à l'heure dite, au moment où il est entré dans le mausolée, toutes les sirènes de l'oblast de Moscou, du Gouvernement de Moscou, c'est-à-dire très loin dans la campagne, toutes les sirènes ! C'était l'adieu des travailleurs, ces sirènes tout d'un coup, ça, c'était très frappant ! Je ne sais pas s'ils ont recommencé, mais c'est une innovation, et c'était quelque chose de sensible. Le drapeau du Kremlin qui était en berne, est remonté sur sa hampe, et chacun est rentré chez soi.

Mais pendant ce temps-là, il y avait la foule. Elle n'était pas là, elle était en dehors, et il y a eu pendant ces journées, certainement, de terribles accidents et des bagarres, non pas dus à un fait politique, mais à l'énorme pression que cette foule, soit par un sentiment pieux, soit par une curiosité normale d'ailleurs, exprimait. Mais après nous avons su que ça avait été grave. Je l'ai su par exemple par les témoins que j'avais envoyés sur place, et qui m'ont rapporté des choses beaucoup plus intéressantes que ce que l'on pouvait voir dans une parade, qui après tout n'est qu'une parade. La foule était hors d'elle et se heurtait à un mur. Ce mur est resté, si mes souvenirs sont exacts, en vigueur pendant les jours qui ont suivi et qui vont être le commencement des intrigues et des luttes pour le pouvoir.

Si vous voulez, nous reviendrons sur la partie du jeu diplomatique la prochaine fois, mais moi je veux décrire l'atmosphère de mes premiers six-sept mois là-bas.

Ceux qui ont pu passer au-delà ont été frappés par les bousculades énormes qu'ils ont vues, et je me demande même si on n'avait pas été très rude avec cette population. Et alors, deuxième phénomène, ils étaient frappés le premier jour à l'annonce de la mort, le second jour, pendant les obsèques, etc. mais tout d'un coup on n'entend plus parler de rien. Enfin parler de rien ça ne veut rien dire, mais on n'a plus aucun signe apparent pour estimer l'état du peuple. Et un grand silence retombe sur tout cela.

J'ai là le souvenir qu'on va entrer dans une période, qui est d'ailleurs extrêmement intéressante (je me place du point de vue du simple gouvernement, et pas des négociations qui vont en plus se poursuivre pendant ce temps-là). Mais ce vide, c'est

évidemment à la fois une réalité et un symbole. Les luttes intérieures ont continué immédiatement, et il est évident que tout va maintenant tourner autour de Beria.

Tout va maintenant tourner autour de Beria, le maître d'un pays qui est un pays soumis à un régime policier constant. Il est le maître et il est l'adversaire de la plupart de ces Messieurs, plutôt ces Messieurs ne tiennent pas à ce qu'il prenne tout le pouvoir. Nous n'allons pas entrer dans le détail de ces intrigues, parce que moi je ne les connais pas. J'ai eu l'occasion par exemple de rencontrer quelqu'un qui préparait un film sur la mort de Staline. Et il m'a paru que le film, à la fin des fins, est une affabulation, beaucoup trop par rapport à ce que j'ai pu connaître mais, tout de même... Je vous donne tout de suite rendez-vous pour le printemps.

Les choses vont tant bien que mal. Malenkov disparaît puis apparaissent de plus en plus les uns et les autres. Mais il y a un certain nombre de phénomènes qui nous intéressent et nous surprennent, car nous ne savons rien, c'est là qu'il faut continuer à noter tout ce qui se passe, tout, jusqu'au moindre détail. Pendant ces trois mois chacun d'entre nous, je parle des quatre, a pu observer un certain nombre de phénomènes qui en valaient la peine. J'avais un Français journaliste à l'Agence France-Presse, l'ancienne agence Havas, et ce Français ne me donnait aucun renseignement important mais, sans le vouloir ou en le voulant, je n'en sais rien, il me disait des impressions qui étaient les siennes. Et si j'ai évoqué tout à l'heure le Général de la musique, c'est parce que ce Français était le gendre du Général de la musique. Dans une conversation, un jour, au coin du feu (il venait prendre un verre de temps en temps avec moi) il me dit : *"Vous savez, nous habitons dans le village des Maréchaux (c'est-à-dire un ensemble de buildings, de palais somptueux pour les maréchaux et les généraux), c'est fou ce qu'il rentre d'officiers généraux en ce moment, qui avaient quitté Moscou sans laisser de traces, mais par journées entières!"* J'ai dit : *"Oui, moi j'appelle ça la détente."* ; et il me dit : *"La détente, oui, peut-être c'est évident, on change de régime et on fait rentrer les... et on oublie."* Il me dit : *"J'ai jamais vu un phénomène de migration aussi grand, ça m'intrigue beaucoup."* Je garde ça pour moi. Puis une nuit, j'étais à l'ambassade, je dormais mal, et j'entends des bruits de camions assez lourds, je me mets à la fenêtre et je vois que c'était des chars d'assaut. Ils passaient dans la Bolchaïa Kimanka, dans la rue où se trouve l'ambassade. Or, moi on m'avait dit que le règlement était tel que, sauf pour

des fêtes, des revues, des cérémonies comme les obsèques, les armées n'entraient pas dans Moscou comme à Rome (la Rome antique), ça ne m'a pas laissé froid.

Un beau jour (je retrouverai la date exacte pour la prochaine fois), je sentais très bien qu'entre mes collègues il y avait cette idée qu'il fallait maintenant faire une mise au point. Il fallait tout de même que nous sachions où nous en étions. Je me souviens, j'ai dit à Bohlen : *"Il faudra que nous allions chez vous et que nous disions tout ce que nous savons sur les problèmes qui se posent."* Nous tous, tous les quatre bien entendu, quitte à aller voir ensuite ce que pensaient les autres, sans leur dire ce que nous pensions.

Cela a été assez étonnant d'ailleurs, parce que ça vous prouve à quel point on est obligé de faire le policier dans un pays où la police tient une telle importance. Alors Bohlen s'est mis à table et il m'a dit : *"Voilà, nous savons, nous, où est la maison de Beria, où il habite. Nous le savons depuis longtemps par des recoupements que vous devinerez. Voilà tant de jours qu'il n'est plus dans sa maison."* Nous disons : *"Comment savez-vous qu'il n'est plus dans sa maison ?"* *"Ils ont enlevé la garde."* Ce qui était une faute. C'est menu tout cela mais c'était une faute de leur part, il n'y avait qu'à laisser la garde, mais ça c'était un principe d'économie soviétique, on dépense tout mais on fait aussi... *"Ah ! Voilà qui est intéressant."* Tous les recoupements permettent de dire qu'il n'est pas là et qu'on ne sait pas où il est. Il n'est plus nulle part sous une forme visible. Puis il apporte un certain nombre de renseignements de ce genre. L'Anglais aussi, l'Anglais, lui, apporte d'autres affaires du même ordre mais il apporte des menus faits. Et moi je raconte mes histoires : les généraux qui reviennent et l'histoire des chars qui fait une forte impression. J'ai dû le noter, mais je ne me souviens plus de ce que les autres ont dit. En tout cas, à ce moment-là, nous avons décidé d'aller un peu plus loin et même de prendre la responsabilité de dire que Beria avait disparu. Il y a eu d'autres détails mais tout convergeait vers Beria. Le bruit qui courait aussi, une espèce de lutte qu'il y avait à l'intérieur, une lutte entre hommes. Nous avons tous fait à peu près, je crois, le même télégramme dans un désir de solidarité complète.

Je suis allé voir le Suédois naturellement, mon bon ami suédois lui, m'a dit : *"Il est évident qu'il s'est passé quelque chose, quelqu'un a eu la peau de Beria, mais qui ? Et comment cela va-t-il se passer ?"*

Alors Khrouchtchev, plus tard, m'a raconté ce qu'il appelait "*la vérité*" ou ce qu'il voulait que soit la vérité. Quand j'ai été chargé par le général de Gaulle de balader Khrouchtchev en France, quand il a fait sa visite officielle, nous avons commencé par Marseille et puis nous sommes allés de Marseille à Bordeaux pour lui montrer des choses qui l'intéressaient, d'autres qui l'intéressaient moins. Le pétrole de Dax ne l'intéressait pas du tout, même le soufre ne l'intéressait pas. "*Quand j'en ai besoin, j'en ai en Lituanie.*" Mais je le vois toujours entre Lacq et Pau il m'a dit : "*On va jouer à un petit jeu. Vous allez me raconter comment vous avez saisi les événements, perçu les événements après la mort de Staline, au moment de la crise de Staline.*" Alors les deux interprètes qui étaient devant, dans la voiture, se sont retournés comme un seul homme, pour traduire ça, complètement sidérés. J'ai dit à Khrouchtchev : "*Écoutez, je n'ai rien à vous dire sur ce point. C'est vous qui allez me raconter et je vous dirais si j'avais deviné parce qu'enfin je ne dois de compte-rendu qu'à mon Gouvernement.*"

- "*C'est juste.*"

- "*Parfait, allez, allons-y.*"

C'était assez intéressant parce que c'était quand même vu par un homme qui était là. Depuis, certains de ses termes sont tombés dans le domaine public, mais il m'a dit : "*Vous savez, Staline était dans sa maison, sa datcha et il était mourant. Alors nous avons tous été appelés et cet homme était là tout seul. Et puis les uns, les autres sont arrivés et il y a eu un petit conseil pour savoir ce que nous allions faire.*" (Il n'a pas insisté là-dessus). Mais devant Staline mourant, Beria (je vous parle comme parlait Khrouchtchev) a dit du mal de Staline, devant cet homme qui allait mourir; et nous avons tous trouvé cela était parfaitement inconvenant (je ne sais pas combien ils étaient, ils n'étaient pas très nombreux). "*À un moment donné, chose étonnante, Staline a à moitié repris connaissance et Beria, M. Joxe, cette ordure, a pris la main de Staline et la lui a baisée et je me suis dit : Toi, mon bonhomme...*"

C'est le mélodrame de Khrouchtchev et je le crois profondément vrai parce que des gens comme ça, dans une circonstance pareille, ne se ménagent pas. Ensuite il me dit : "*Est-ce que vous aviez remarqué ça ?*", je lui dis : "*Comment pourrais-je l'avoir remarqué, je n'en sais rien. Vous me racontez ça, c'est passionnant; mais nous avons bien senti qu'il y avait quelque chose entre Beria et vous, c'est-à-dire les autres.*" Il m'a dit : "*Oui, et à partir de ce moment-là nous avons eu l'idée de nous débarrasser de lui mais ce n'est pas tout à fait notre affaire. Alors qu'est-ce que vous en pensez ?*"

Je lui dis : "*Je continue à penser comme vous, je n'en sais pas plus. Je dois vous avouer maintenant que certains phénomènes nous avaient orientés sur la mort de Beria.*" Et puis j'ai repris mes « phénomènes » personnels. Il m'a dit : "*Oui, c'est vrai qu'il y a eu une grande crise, etc.*"

Ce qui est remarquable, c'est encore cette impression que des hommes entre eux se groupent, qu'ils font le vide là et vont faire le vide ailleurs, qu'ils s'éliminent mutuellement, exactement comme en Espagne, un pacage de taureaux. On donne à manger aux taureaux et quand il y en a un qui mange trop, les autres le privent de manger. Ils le privent de manger pendant des jours et des jours. J'ai vu ça en Espagne, le taureau auquel on est obligé de venir donner à manger en dehors du troupeau. Voilà, c'est un peu ça, puis c'est l'un, puis c'est l'autre, puis un autre, on ne sait pas lequel et on ne saura jamais lesquels. On ne peut pas pénétrer davantage, mais je crois qu'ils ont bel et bien exécuté Beria. Ça je le crois tout à fait.

Je pense alors qu'un homme qui a joué un rôle éclatant là-dedans (c'est le cas de dire qu'il n'était pas éclatant), une institution qui a été l'Armée, cet homme doit être Joukov¹⁵. Lui directement je ne sais pas, mais je sais malgré tout que celui qui a succédé à Malenkov, c'est Boulganine. Moi je n'ai pas pensé un instant à Boulganine. Tout de même, c'était absolument contraire à l'héritage tel que l'avait laissé Staline, on reprenait un militaire, ce militaire d'ailleurs était très peu militaire, c'était un maréchal civil comme Staline l'était lui-même, c'était l'homme qui s'était "occupé" de l'Ukraine pendant toute la guerre et de quelle façon ! Il semblait un gentil pharmacien de province, mais n'empêche que c'était lui qu'on a poussé en avant. Et le premier qui m'ait dit, "*Le successeur c'est Boulganine !*", c'est l'ambassadeur de Suède qui m'a dit froidement : "*Vous pouvez télégraphier à votre Gouvernement que c'est Boulganine.*"

¹⁵ Gueorgui Konstantinovitch Joukov, né le 1er décembre 1896 et mort le 18 juin 1974, est un militaire et homme politique russe, puis surtout soviétique. D'abord sous-officier dans l'Armée impériale russe pendant la Première Guerre mondiale, il devient officier de l'Armée rouge et du Parti lors de la guerre civile. Il monte progressivement en grade pendant l'entre-deux-guerres jusqu'à ce que Joseph Staline le nomme chef de l'État-Major général en janvier 1941. Staline, méfiant face à la popularité de Joukov, le limoge dès 1946, l'envoyant à Odessa puis à Sverdlosk. La mort de Staline en 1953 lui donne un certain poids politique : c'est lui qui arrête Beria ; il devient ensuite vice-ministre (1953-1955) puis ministre de la Défense (1955-1957), soutenant Khrouchtchev lors de la déstalinisation. Méfiant à son tour, Khrouchtchev le fait démettre de toutes ses fonctions et le met définitivement à la retraite en 1957. Il est décrit comme parfois brutal, désigné comme le « maréchal de Staline » voire l'« ombre de Staline ». L'historien Jean Lopez, qui lui a consacré une biographie en 2013, le considère comme « l'homme qui a vaincu Hitler ». Le maréchal Joukov est l'officier général le plus décoré de l'histoire de l'Union soviétique.

Un peu gêné je ne l'ai pas fait. Je n'ai pas recommencé le coup deux fois, dans la quasi-certitude que Beria est mort, de ne pas recommencer sur un (*phrase inachevée*), parce que je n'étais pas sûr. Mais ce n'était pas mal. Et alors commence le règne de Boulganine, un règne mezza voce, et puis ensuite il redevient un peu normal dans l'anormal. C'est-à-dire qu'on recommence à recevoir, on fait des réunions...J'ai envoyé des notes au Département sur ce sujet. J'ai envoyé naturellement, le lendemain de la mort de Staline, un télégramme d'atmosphère. J'en ai envoyé un autre après un dîner qui s'est passé au Kremlin où tout le Corps diplomatique était reçu par Molotov. C'était M. et Mme Molotov qui invitaient, c'était quelque chose d'absolument inouï que nous n'avions pas vu depuis des années, enfin pas nous mais les autres. Il y avait la Cour et la ville ; il y avait tout le Gouvernement soviétique et il y avait, en particulier, ce fier-à-bras qui était en face de moi, Khrouchtchev. J'étais à la gauche de Mme Molotov, à ma gauche se trouvait (*phrase inachevée*), je suis en train de faire une confusion, c'est la date de ce dîner qu'il faut que je retrouve.

Fin de l'entretien